

Isabelle Bonat-Luciani

Quand bien même

Couverture
Éric Pessan

EXTRAITS

Collection Pleine Lune

C'est depuis que j'ai ce carnet chez moi.
Sans doute l'odeur
sans doute le contact lisse
mais pas trop
juste ce qu'il faut
pour qu'il vienne gratter nos vies.
Ce carnet est là.
Il ne sert à rien je n'ose pas le toucher
il est là
il est là à ne servir à rien
il est là au cas où.

Peut être parce que je n'ai jamais touché ta peau.

Souvent j'y pense,
à ce que nous aurions pu faire
à ce que nous aurions pu dire
à ce que nous aurions pu oublier
une fois les attaches desserrées
maintenant que tu serais grand
quand moi je suis mère.

Souvent j'y pense.
Souvent je préfère ne pas y penser.

Il paraît que les enfants de vieux
ont quelque chose de pas fini.
Je n'ai pas attrapé cette maladie.
J'ai attrapé ton absence.
Et souvent quand j'y pense
cette absence me manque plus que toi.

Souvent j'essaie de ne pas y penser.
J'ai l'absence un peu plus
ou un peu moins
selon une odeur qui passe dans la rue
et qui vient frotter un coin
encore présent.
Et souvent ça m'étonne
que ce qui pique mon nez
fasse naître un sourire
fugace.

Je ne sais pas ce qu'il s'est passé.
Tout était tellement beau peut-être.
Elle était là,
assise face à l'horizon,
le cœur dans le bruit des vagues,
le regard au-delà du temps.

Je l'ai prise dans mes bras,
son dos collé à ma poitrine,
mon cœur sur son dos,
la douceur de sa joue pour caresse.

On était l'absolu
inscrites dans le sable
le temps du vent
le temps de la mer.
Nous étions deux,
nos pieds quatre,
nos cœurs bien plus vastes
et seul dans le mien
refluaient silencieusement les manques
comme un paradoxe douloureux.
Submergée,
toujours dans la crainte du moment heureux.

Elle ne sait rien encore des marées.

Dans ses yeux il n'y avait rien. Ni les tempêtes, ni les colères, ni le vent, rien qui ne soit retenu et pour peu qu'elle renifle nos paroles d'affamés sa bouche venait tout mettre à terre.

Pas d'éclats, pas de cris, rien qui ne vienne au bout d'un geste malheureux briser plus que nos corps. Rien sauf la traque sourde à la juste distance pour ne jamais oublier de plier l'échine.

Dans ses yeux il n'y avait rien qu'elle ne garde au bord de nos larmes et sous nos pieds bien droits ou rompus elle courbait les cils pour nous faire croire qu'il suffisait ses longs silences à l'ombre de ses yeux pour que peu à peu, même en plein jour et dans ses riens, on s'efface jusqu'à ne plus savoir si un jour nous avions vraiment vécu au-delà d'elle.

Près des habitudes
je ne suis pas encore morte.
Les contours
me tiennent
pour consolée
quand seule
et lavée du jour
les draps s'attardent
sans feinte
dans une nuit
encore plus vraie
encore plus lucide
que redoutable.
J'irai dormir
les promesses
hors de portée
avec ce qu'il faut
pour marcher
encore.

Une mère et sa fille
ombrelle et chapeau
sur des coquelicots,
égarées
et sans révolte
pendaient au mur
dans l'escalier
par le fil
d'un portrait de famille.
Elles partageaient
en chien de fusil
des renoncements
avec les hôteses,
suspendues en majesté
sans que leur histoire
ne déborde de l'herbe floue
ni du colimaçon
à visser les abysses.
Le cœur de la fillette
marche après marche
se soulevait
tandis qu'elle détournait
son regard
de ces femmes étranges
de peur qu'une fois
les secrets levés
la transpercent du regard
de ces âmes mortes
aux couleurs de pastel.

La mère sans ombrage
lui avait raconté
que les deux fusionnelles
portaient en elles
les tourments
identiques aux leurs
dans l'ombre
de ce cher disparu
au nom caché
pour ne pas
effeuiller
les vies parallèles.
Alors l'espoir accroché
à ses mollets
elle courait vite
vers d'autres paysages
où ses horizons
échapperaient à la négligence
des hommes.

Sur ses genoux
les yeux fermés
l'odeur de sa peau
la chaleur de sa main
au fond des cheveux
démêle un à un
les nœuds pris à la gorge.

Sur ses genoux
la bouche coud
les yeux remplis
d'ivresse
et naissent les sourires.

Sur ses genoux
les silences
se chevauchent
s'effacent
s'étiolent
comme le soleil
nous quittera
sans bruit
quand la nuit
nous aura rompu.

Encore
une fois.

Sur ses genoux
s'accordent
des suppléments de vie.

Derrière tes mots
j'ai cherché
tous les gestes
en fermant les yeux
comme les gosses
qui comptent
ça-sera-toi
et qui lancent
dans un endroit secret
une promesse
sans avoir à y tenir
mais qui une fois jetée
infuse tout doucement
comme le goût des pertes
comme le goût des absences
comme le goût des chagrins.
Alors on reste là
à attendre quand même
au cas où
reviendrait en mémoire
ce jour où la chaleur
qu'on aurait su garder
au creux d'une distance
viendrait se déposer
dans une caresse
qui n'est jamais venue.

Et est-ce que je t'ai dit ?

comment je garde cette photo que je déplace au fur et à mesure des jours avec et des jours sans.

Est-ce que je t'ai dit ?

ton sourire d'enfant, tes cheveux bouclés, tes guêtres aux genoux d'un autre siècle comme ce qui nous sépare autant qui nous rapproche où je cherche un trait, un pli, une ombre aussi bien qu'une lueur, une trace, un chemin pour y mettre ma peau contre la tienne.

Est-ce que je t'ai dit ?

que je n'ai jamais pu te toucher de peur que les gestes, de peur que nos tissus, de peur qu'une douceur ne viennent m'étreindre malgré moi là où il faut retenir le secret de nos commissures.

Est-ce que je t'ai dit ?

combien je reste inconsolable de ce que nous aurions pu, de ce que nous aurions dû, de ce que nous avons gardé de près comme de loin, si loin de nous qui sommes si proches dans l'absolu.

Est-ce que je t'ai dit ?

les paroles gardées au fond de la gorge et certaines jetées à ta figure dans l'attente que peut-être il se passe quelque chose dans les silences ou dans les cris quand tout ce qui vient de toi inéluctablement tape en moi comme une promesse douloureuse prête à livrer l'éclat d'une joie encore possible.

Et je t'écris encore, je t'écris encore une fois de trop.
Tu le sais bien toi le goût de l'autre dans la bouche
quand il te quitte et que la nuit réveille les lendemains
qui sont derrière toi.
Je t'écris encore une fois de trop comme cet espoir qui
est venu taper hier quand dehors sur le bord du
chemin l'ardeur du soleil a effacé les mots si maigres,
les gestes sans effort, les pas barbouillés dehors sur le
bord quand dedans je t'écris encore une fois de trop,
le balluchon en carcasse, la main obstinée qui cherche
entre tes cuisses, les semaines de silence et ce qui
coule de mes yeux aussi lourd qu'une averse d'été.

Quand c'est arrivé il ne faisait ni chaud ni froid, il n'y avait ni parole ni silence juste ce vent qui chantait une ritournelle étrange à chaque pas, à chaque murmure, à chaque geste, à chaque grain de peau, à chaque battement, à chaque souffle il ne restait plus rien que ton absence sans qu'un seul oiseau n'ait l'audace de venir s'y poser.

Comme cette fois, une nuit, à l'hôtel, on m'a demandé mon nom.

Les gens font ça souvent, ils demandent qui on est, ils veulent savoir, souvent pas trop d'ailleurs, ils ne veulent pas savoir qui on est tout à fait, trop encombrés d'eux-mêmes.

On m'a demandé un nom.

Il a dit sans lever la tête :

« votre nom Mademoiselle »,
et j'ai répondu Gabrielle.

Gabrielle Garcia Marquez.

et cette putain de solitude.

Je n'ai pas pu dire combien de temps j'allais rester.

J'ai juste ramené Gabrielle avec moi dans un grand lit.

Dans la cour
les genoux s'écrasent
rouge sur gris
et font des gamins
des guerriers de feu.

La marelle passe
de la terre jusqu'au ciel
en une noire deux blanches
sur une danse de funambule.

Les rires se bousculent
les larmes en coin s'étalent
et s'accordent en improbables
amitiés de circonstances.

Le silence pèse sur le banc
et plus que des histoires
le bâtard s'invente
un nom.

C'était dans le tiroir de la table de chevet.
Sûrement c'était là.
C'est là où dorment les secrets.
Près d'un oreiller,
tout près des nuits.

Tu cherches
tu recouds et réparas les morts
cachés
dans les tiroirs
à l'abri de la vue
à l'abri des douleurs anciennes.

Et cette photo
à l'écart mais pas trop
mémoire des lointains
dans l'ombre des ombres
dans ton front tu trouves le sien.

Demain on te dira ça a toujours été lui.
Demain on te dira maintenant ça ne change rien.
Demain on te dira qu'il n'y aura rien à dire de plus
et surtout qu'il ne faut rien dire du tout.

Alors elle reprend sa place
dans la table de nuit
comme une blessure,
une blessure qui ne fait pas mal
tant qu'on ne bouge pas
mais qui devient douloureuse
au moindre mouvement.
Demain à son chevet,
il y aura un secret qui dort.

Le ciel à ballons flottait au-dessus des rois du monde de l'univers. Les grands immobiles et contraints jouaient à la trêve pendant que les enfants déguisés menaient bataille en rang d'honneur. Mais la fillette rose fée de juin retardait son souffle guettant du coin de l'œil l'absent qui lui creuserait ses années une fois de plus.